

LE RETOUR

Vozvrachenie

DE ANDREÏ ZVIAGUINTSEV

FICHE TECHNIQUE

RUSSIE - 2003 - 1h46

Réalisateur :
Andreï Zviaguintsev

Scénario :
**Vladimir Moisseenko et
Alexandre Novototski**

Chef opérateur :
Mikhaïl Kritchman

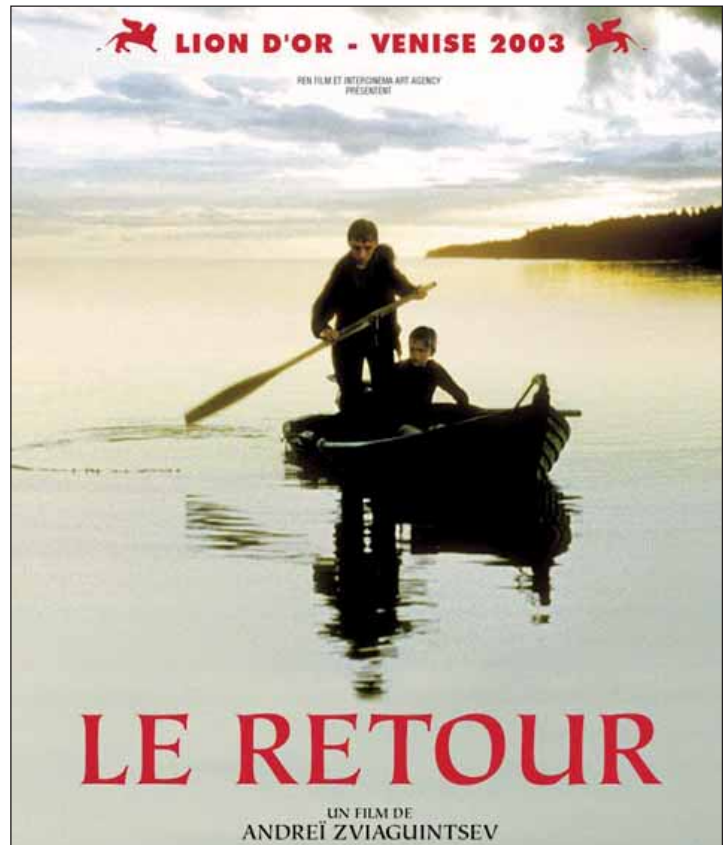
Image :
Vladimir Michoukov

Montage :
Vladimir Moguilevski

Musique :
Andreï Dergatchev

Interprètes :
Vladimir Garin
(Andreï)
Konstantin Lavronenko
(Le père)
Ivan Dobronravov
(Ivan)
Natalia Vdovina
(La mère)

Lion d'Or Venise 2003



SYNOPSIS La vie de deux frères est soudainement bouleversée par la réapparition de leur père, dont ils ne se souvenaient qu'à travers une photographie vieille de dix ans. Est-il vraiment leur père ? Pourquoi est-il revenu après tant d'années ? Les enfants chercheront les réponses à leurs questions sur une île lointaine et isolée, voyageant avec cet homme dont ils ne savent rien. La beauté austère des lacs et forêts du Nord ajoute une dimension particulière au drame qui se déploie sous nos yeux.

CRITIQUE

Après dix ans d'absence, un père revient sans explications s'occuper de ses deux fils, à la manière forte. Lion d'or surprise du festival de Venise, ce premier film russe est un objet insolite, intempêtif : il ne donne aucune nouvelle de la Russie, sinon de manière allégorique. Il présente un profil intemporel et mûr, tant par son style que par son sujet. Il convoque, en guise de personnages, des archétypes, et dévide un récit brut, à caractère mythologique. Et



pourtant, ce n'est pas non plus un film désincarné, compte tenu de la formidable présence de ses deux jeunes interprètes.

Ivan, 11 ans, encore môme, est à la fois le bébé de sa maman et le rebelle teigneux ; Andreï, 15 ans, paraît avoir intériorisé ses tourments et amorcé sa conversion à l'âge adulte. L'ouverture du film évoque celle d'un roman d'apprentissage à l'américaine : il s'agit pour les deux garçons et leurs copains de sauter dans une rivière depuis un point haut de plusieurs mètres. Seul Ivan renonce, pétrifié de peur et de honte au point de prendre racine sur le plongeur longtemps après le départ de la petite bande. Sa mère vient l'en déloger et lui assure que l'épisode restera secret, sans conséquence. La mystérieuse réapparition du père semble alors annoncer une reprise en main de l'élevage des garçons : ce géniteur est mis en scène comme la quintessence de la virilité à l'ancienne -- barbe de trois jours, mutisme glacial, force de commandement qui ne tolère aucune réplique. Il embarque illico ses fils dans un voyage vers les lacs et les forêts du Nord, dont tout porte à croire qu'il sera classiquement initiatique. Or le film est beaucoup plus trouble et désenchanté. Quelque chose d'irréversible est enclenché. (...)

Louis Guichard
Télérama n°2811 - 29 nov 2003

Andreï Zviaguintsev ne doit pas regretter son voyage vénitien : à quelques nuits de la clôture du

Festival 2003, il en est subitement devenu la coqueluche, et a raflé, pour **le Retour**, son premier film, le lion d'or à la barbe des favoris. Pas mal pour quelqu'un qui, jusque-là, avait passé les années 80 à faire l'acteur pour d'obscures troupes de théâtre sibériennes avant de tourner pubs et téléfilms aux frais d'une jeune télé moscovite (lire interview). Voilà donc un type encore tout éberlué d'avoir reçu la récompense suprême quand, il y a quelques années, il trouvait normal de faire la manche et n'avait jamais songé au cinéma : en fait, il ne se reconnaissait qu'un don d'imitateur de saxo. Puis, un jour, il s'est pris dans la gueule l'**Avventura** d'Antonioni et en a gardé le goût des fictions insulaires en plus d'un désir irrésistible de faire du cinéma.

Au moment de la sortie française, voici venue l'heure éternelle des soupçons. Or, n'en déplaise aux scrogneugneux commis d'office, **le Retour** a quelque chose d'envoûtant. Ce film n'exige qu'une seule séquence pour nous lier à ses personnages, nous plonger dans le gouffre de leur hypersensibilité. Six plans pour sceller un pacte aussi fort, ça s'appelle réussir son coup. Peu importe si, après, l'image apparaît trop filtrée (elle l'est), si la musique Ushuaïa dégueule de mauvais goût (elle dégueule) ou si les paysages ont systématiquement tendance à pencher (non parce que la terre est ronde mais parce qu'elle est esthétique quand Zviaguintsev la contemple trop longtemps)... (...)

(...) La question, en un plan, est

lancée : que faire de nos pères prodigues ? A quel titre un homme toujours absent peut-il une seconde s'imaginer qu'il sera un jour, soudain, écouté ? Les pères reviennent mais pour enseigner quoi, sinon l'héritage de leur absence ? Sur ce terrain, le film aurait pu être boueux, tenter une réconciliation lente, forcée, faire du chantage aux sentiments. A la place, c'est une lutte mythologique, sur cinq jours, dans un lieu nu (une île), ne regardant qu'eux trois : les deux frères (qui sont formidables, et la mort prématurée, en juin 2003, du jeune Vladimir Garine, qui joue Andreï, est une perte irréparable pour un cinéma russe actuellement renaissant) et le père. Ce père est précisément passionnant en ce qu'il n'essaie même pas d'inspirer un sentiment humain. Le film s'accorde très bien de ce mystère - qui pour tant d'autres serait un échec : il sait qu'un personnage qui arrive après le spectateur, qui débarque comme en retard, ne pourra jamais imposer sa loi. Le spectateur arrive toujours à l'heure pour choisir son camp. Disons, sans trop dévoiler l'intrigue ni le film, que **le Retour** est l'histoire très ahurissante de ce camp.

Philippe Azoury
Libération - 26 novembre 2003

A la surface de ce **Retour**, il y a comme une pellicule glacée, faite d'images parfaitement composées qui placent une vieille voiture rouge devant un bâtiment délabré, un enfant en train de pêcher, à califourchon sur une branche



morte. Un temps, ce penchant pour la photographie, antinomique du cinéma, séduit et distrait à la fois. Mais il n'est que superficiel et ne dissimule pas, au bout du compte, la force de cet étonnant premier film. (...) En moins d'une semaine (comme la Genèse, le récit est découpé en journées), le père impose à ses fils des épreuves de plus en plus difficiles. Lorsqu'il leur faut traverser un lac soulevé par la tempête à la rame, **Le Retour** glisse alors vers les grands récits d'aventures enfantines, *Huckleberry Finn* de Mark Twain ou **Les Contrebandiers de Moonfleet** de Fritz Lang. La terreur et l'émerveillement se mêlent ici jusqu'à ce qu'on ne puisse les distinguer l'un de l'autre. Plus le projet du père se fait obscur aux yeux des enfants - le scénario de Vladimir Moissenko et Alexandre Novototski pratique la dissimulation avec une habileté confondante -, plus les yeux des enfants s'ouvrent grand sur le monde.

On a déjà évoqué l'esthétique immédiate du **Retour**. Gênante au début du film, pendant les scènes d'exposition et d'installation, elle trouve son sens et perd de son immobilisme une fois le récit lancé en pleine nature dans les forêts et au bord des lacs près du golfe de Finlande. On sent alors que Zviaguintsev est animé par de plus hautes aspirations que la joliesse du cadre et des couleurs. Il s'agit ici de mener un affrontement immémorial - celui qui lance les fils à l'assaut des citadelles paternelles - dans un cadre qui est à la fois un éden (on y pêche,

on y apprend à vivre autrement) et un désert infernal jonché d'épaves et de ruines.

Sans jamais se départir de son essence mystérieuse, Konstantin Lavronenko fait jaillir sur le visage du père des éclairs d'humanité, joue parfaitement des maigres indices qu'offre le scénario. Il dit à Ivan : «Le dernier à manger fait la vaisselle» et on imagine que l'on entend là l'un des articles du code non écrit d'un régiment de combat ou d'une colonie pénitentiaire. Face à cette énigme, les enfants se dessinent aussi nettement que Caïn et Abel, Jacob et Esaü : Andreï se précipite dans la soumission, comme s'il l'avait attendue toute sa vie, pendant qu'Ivan, le trouillard, que sa maman vient chercher au sommet des plongeurs, choisit la voie de la révolte et du soupçon. C'est dans cette violence biblique que se trouve la vraie raison d'être du **Retour**. Avec une grande sûreté dans la conduite de son récit et dans la direction de ses acteurs, Andreï Zviaguintsev met en évidence les lignes de force de cet affrontement jusqu'à le rendre immédiatement perceptible. Il lui reste encore à trouver une forme esthétique qui convienne mieux à sa propension mystique que son attrait pour la belle image, un bagage qui vient peut-être de son passé de cinéaste publicitaire. **Le Retour** est un film trop achevé par bien des aspects pour voir dans cette imperfection autre chose qu'un défaut de jeunesse.

Thomas Sotinel
Le Monde - 26 novembre 2003

ENTRETIEN AVEC ANDREÏ ZVIAGUINTSEV

Avez-vous été surpris par l'accueil dithyrambique du Retour à la Mostra de Venise ?

C'était mon premier contact avec la critique internationale. On m'a affirmé que ce genre de réactions très positives est assez rare, j'ai donc eu beaucoup de chance. J'étais dans l'avion au moment de la première projection et j'ai reçu un message sms me disant que le film avait été applaudi. J'étais surpris parce que, après la projection de presse à Moscou le 20 août, il y a eu seulement deux ou trois critiques positives. La plupart des articles étaient hostiles, affirmant que le film était un retour en arrière, que ce n'était plus ça que le spectateur attendait aujourd'hui du cinéma. Avec ce lion d'or, j'ai l'impression que le film est emporté dans une course en avant que je ne contrôle pas. C'est confortable et en même temps, je ressens l'angoisse du pas suivant, je n'ai pas le droit à l'erreur, on m'attend au tournant...

Comment avez-vous travaillé le style de votre film ?

Avec mon chef opérateur, Mikhaïl Kritchman, que je considère comme le coauteur du film, nous avons les mêmes exigences, le désir d'aller vers une image épurée, un certain laconisme visuel, nous cherchions à mettre les personnages dans un monde presque vide. Nous avons préparé le tournage pendant six mois en dessinant à peu près tous les plans,



décidant des angles de prise de vue. Il fallait donner aux trois personnages et au décor naturel une dimension mythologique. Ainsi, pour les repérages, nous avons cherché dans le nord de la Russie qui possède une belle facture graphique, des lignes horizontales - l'eau, les bandes de sable - et des conifères bien verticaux. Par ailleurs, nous avons éliminé les objets et les costumes voyants. On a travaillé le traitement chimique de la pellicule de façon à éteindre les couleurs, que le rouge tende vers le noir, que le gris domine.

Vous vous dites très influencé par Antonioni. Est-ce pour sa façon de filmer la brume ?

Non. Pour l'écoulement du temps chez lui. La première fois que j'ai vu un de ses films, *L'Avventura*, il y a quinze ans, c'est ce qui m'a le plus vivement impressionné : le tact qu'il a envers ses personnages, la façon dont il leur permet de se taire, les pauses qu'il s'autorise à lui-même.

Quel a été votre parcours avant cette illumination ?

Je suis né dans une ville de Sibérie, Novossibirsk. J'ai interrompu mes études pour faire du théâtre. Puis j'ai fait mon service militaire. Les vraies rencontres cinématographiques, je les ai faites ensuite, à mon arrivée à Moscou en 1986, quand je suis entré à l'institut de théâtre, le Gitis. Auparavant, j'étais surtout fasciné par les acteurs, en particulier Al Pacino qui était alors mon idéal, l'acteur parfait. En

mars 1982, je me souviens quand même avoir vu une rétrospective Tarkovski, la première qui ait circulé dans toute l'Union soviétique. J'avais un ami à l'école de théâtre qui m'a conseillé d'aller les voir, qui m'a guidé aussi dans mes lectures. Il m'a emmené voir *Sonate d'automne* de Bergman. J'ai eu un choc émotionnel intense mais je ne comprenais rien à la façon dont était composé ce film, j'ai simplement pleuré tout du long, ma chemise en était trempée. Je n'avais aucune idée ou volonté de savoir comment ce film était fait, pendant très longtemps je ne me suis pas posé ce genre de questions. Pendant dix ans, j'ai fait l'acteur un peu partout dans deux spectacles, deux à trois fois par mois en gagnant 50 à 80 roubles par représentation...

Pourquoi cette histoire de relations orageuse entre un père et ses deux fils ?

Ce n'est en tout cas pas du tout une question de problèmes non réglés avec mon histoire personnelle. L'histoire n'est d'ailleurs ici pas l'essentiel, c'est l'idée qu'elle permet de formuler mais qui aurait pu l'être à travers un tout autre scénario. Il faut plutôt essayer de réfléchir au sens profond de ce que l'on voit mais c'est ce dont j'ai le moins envie de parler. (...)

Didier Péron

Libération - 26 novembre 2003

BIOGRAPHIE

Lycéen, Andrei Zviagintsev a une vocation : il veut devenir acteur de théâtre. Il joue dans plusieurs spectacles, mais quitte sa Sibérie natale à 22 ans pour s'installer à Moscou. Là, il intègre une prestigieuse école de comédie, et monte des pièces expérimentales. Au début des années 90, Zviagintsev découvre *L'Avventura*, son premier grand choc cinématographique, puis les films de Orson Welles, Luchino Visconti ou Eric Rohmer. Il se passionne alors pour le Septième art, tout en poursuivant son activité de comédien sur les planches.

Ses premières réalisations sont des spots publicitaires, et, en 2000, trois épisodes d'une série télévisée. C'est le producteur de cette série qui lui demande alors de faire un long-métrage. *Le Retour*, qui conte les retrouvailles d'un père et de ses deux fils, obtient en 2003 le Lion d'Or à la Mostra de Venise.

www.allocine.fr

FILMOGRAPHIE

Longs métrages :
Le Retour 2003
Zapakh kamnya
Prochainement

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°513, 514
Cahiers du cinéma n°584
Fiches du cinéma n°1725